

TRIBUNE DE GAUCHE



DEBLOQUER LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

Le point de vue d'un industriel



pour
voyager
heureux,
voyagez
couché

TEN *Trans
Euro
Nuit*

en voyageant
de nuit
par le train
vous gagnez
un jour
de vacances
ou de travail,
un jour
pour vous

tous les trains de nuit comportent des places couchées
(voitures-lits ou couchettes)

renseignements : gares et agences de voyages

n° 130 76



LA FRANCE AGRICOLE

CHAQUE SEMAINE

**L'ACTUALITÉ
AGRICOLE :** *en France
et en Europe*

**LES RUBRIQUES
TECHNIQUES :**

- *Elevage*
- *Cultures*
- *Machinisme*

**LES CONSEILS
JURIDIQUES**

LE BILLET DU
« CHEVAL DE DEVANT »

**LES PAGES
FEMMES MAGAZINE**

*Education - Cuisine
Mode - Aménagement
de la maison*

9 pages de **PETITES
ANNONCES** *classées.*

LA FRANCE AGRICOLE

10, rue Martel
75480 PARIS CEDEX 10



Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.
Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société editrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) : Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

France : FF 40. Suisse : Fr. s. ; 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 20 ; Fr. s. 15.— ; FB 200. Verser le montant de l'abonnement : à la Tribune de Caux (66, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32.726.49, La Source. Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 86, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 6000 Namur, CCP 000-057 81 80-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (66, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32.726.49, La Source, France.

Dialogue

C'était le dernier jour de la semaine franco-soviétique de télévision. La soirée a commencé sur la tranquille assurance de Valéry Giscard d'Estaing, expliquant aux téléspectateurs d'URSS la notion du pluralisme politique et vantant le haut niveau de vie des Français. Ensuite, après la brillante démonstration des danses du Bolchoï, on a pu voir et entendre Mireille Mathieu interpréter « La Marseillaise » d'une voix martiale. Simple détail : la chanteuse portait en pendentif une fine croix dont le scintillement ne pouvait échapper, durant les gros plans, aux millions de Russes rivés à leur poste.

Enfin, autre registre, on a assisté en différé à la rencontre entre François Mitterrand et les patrons français. Dira-t-on encore, à l'issue de cette soirée, que rien ne bouge en Europe ? Les gens peuvent s'accrocher à leurs opinions, ils peuvent contester ce qui leur est dit, mais au moins ils parlent, ils dialoguent, ils échangent des idées et non des coups.

Les peuples, les classes se sentent de plus en plus tenus de s'écouter. Allons-nous malgré tout vers un monde où les totalitarismes ne pourront plus se soustraire à la liberté et où les champions de la liberté devront prendre en compte le besoin de justice ? C'est peut-être un lent processus, mais c'est un espoir pour après-demain.

Allez Suisse !

En manchette de la *Suisse*, le plus grand quotidien de Suisse romande, s'étaient récemment ces mots lapidaires :

« Avant Suisse-Suède : réarmement moral ».

Diable, que se passait-il ? En première page, un article nous l'apprenait : avant le match « décisif » qui allait opposer l'équipe suisse à celle de Suède pour les éliminatoires de la Coupe du monde de football, l'entraîneur de la formation helvétique, Blazevic, avait placé chaque joueur devant ses responsabilités, leur tenant des propos extrêmement clairs. Ce que le journaliste, dans son enthousiasme, traduisait par « Blazevic ou le réarmement moral ».

Méridien a bien ri. Mais tout de même, il y a des notions qui font leur chemin. Et bravo pour Blazevic et ses nobles efforts.

L'honnêteté nous oblige à ajouter que l'effet miracle tant attendu ne se produisit pas et que la Suisse... perdit son match. Cela rappelle l'anec-

dote de cet enfant qui se présentait mal préparé à un examen et qui, ne manquant pas d'aplomb, écrivit sur sa feuille : « Je ne sais rien, mais Dieu sait tout. » Il reçut sa copie en retour avec ces mots du professeur : « Bravo pour Dieu, zéro pour vous. »

Méridien.

Notre prochain numéro

Le mois prochain, la *Tribune de Caux* publiera de larges extraits de l'exposé fait le 1^{er} septembre 1976 à Caux par le professeur Umberto Colombo, membre du Club de Rome.

Cet exposé est principalement consacré à la présentation du prochain rapport du Club de Rome qui porte sur la « gestion future des ressources naturelles » et dont le professeur Colombo est un des co-auteurs.

Dans ce texte brûlant d'actualité, le chercheur italien étudie et met en corrélation les défis que posent à l'humanité la démographie, le climat, les problèmes de l'eau et des ressources naturelles, l'avènement de l'énergie nucléaire.

A TRAVERS CHAMPS

Sans fumée

par Philippe Schweisguth

Il y a une quinzaine d'années un marchand de légumes en gros aux Halles de Paris fumait cigarette sur cigarette, et personne ne lui avait dit ce qu'il risquait. Il est mort d'un cancer du poumon. Personne ne lui avait dit non plus que la fumée qu'il émettait risquait de tuer sa propre femme. Et elle est morte du même mal, peu après lui.

Aujourd'hui, à la télévision et dans la presse, une intense campagne est menée contre le tabac. C'est surprenant de voir un industriel faire de la publicité contre les produits qu'il vend et l'Etat détourner le public des cigarettes de son propre monopole.

Mais c'est encore plus étonnant que l'Etat ait été aussi long à tenir compte des mises en garde de la médecine. La logique n'est pas le propre des hommes... Ils peuvent discourir contre la pollution dans un nuage de fumée. Ils peuvent aussi gémir sur le déficit de la Sécurité sociale en contribuant à le creuser.

Les femmes, elles, une fois libérées de la tutelle masculine, ont une hardiesse qui leur permet de mettre à la mode un certain respect de la vie. Il a fallu qu'une femme devienne ministre de la santé pour que soit lancée la mode de la vie sans fumée.

TRIBUNE DE CAUX
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20
France : 66, bd Flandrin, 75116 Paris

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

DEBLOQUER LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

Entretien avec René Lucien

René Lucien n'est pas un homme politique, mais peu de Français ont, avec autant de ténacité, fait connaître leurs idées, leurs désaccords, leurs suggestions à toutes les personnalités qui ont présidé, depuis trente ans, aux destinées de la France. Il rappelle volontiers sa première rencontre avec de Gaulle. « Il m'a fait un discours de dix minutes qui aurait dû se terminer par un « Oui, mon Général » ; or, j'ai répondu : « Non, mon Général » ! » Par la suite il dira au solitaire de Colombey-les-Deux-Eglises, pendant sa traversée du désert : « Vous reviendrez au pouvoir et vous y reviendrez tout seul, mais vous ne construirez rien de durable si vous n'avez pas des hommes formés à travailler avec vous et constituant une équipe. »

Voilà René Lucien. Il ajoutera lui-même : « J'ai une réponse à tout, bonne ou mauvaise ; je prends toujours la parole ; je me mêle de ce qui ne me regarde pas avec un enthousiasme illimité. »

Ingénieur de centrale, pilote civil à 20 ans, René Lucien se retrouve peu après, pour raison de santé, à Mégève, où il ouvre une boutique de ski bientôt augmentée d'un guichet de banque.

Avec un ami, il fera de Mégève la station de sports d'hiver que l'on connaît.

Sa rencontre avec George Messier, constructeur d'automobiles, est le tournant de sa carrière. Ils créent ensemble en 1927 la Société française de matériel d'aviation, devenue par la suite Société Messier¹. Pilote d'essai, il tient les commandes de nombreux prototypes.

Aujourd'hui à la retraite, René Lucien est président d'honneur et administrateur de Messier-Hispano. Il exerce encore plusieurs autres activités, dont une collaboration au Courrier du Parlement, hebdomadaire de débat et d'accueil des idées politiques.

En répondant à nos questions, il expose quelques-unes des idées qui lui tiennent à cœur. Si elles n'engagent pas la rédaction de la Tribune de Caux, nous pensons qu'elles donnent ample matière à réflexion à tous ceux qui, en France particulièrement, veulent débloquer la société.

¹ La Société Messier que M. Lucien a présidée à partir de 1933 construit principalement des trains d'atterrissage, dont le train avant du Concorde.

« Tribune de Caux » : Monsieur Lucien, vous avez été parmi les premiers à pratiquer l'association dans l'entreprise. Comment cela a-t-il commencé pour vous ?

René Lucien : Cela a commencé le jour où le Général de Gaulle m'a convoqué, rue de Solferino, avec une cinquantaine d'autres personnes. Il nous a posé la question suivante : « Messieurs,



M. René Lucien.

je souhaite que vous m'apportiez dans les quinze jours un texte susceptible d'être promulgué sous forme de loi et destiné à promouvoir l'association Capital-Travail. » J'ai pris la parole pour dire : « Mon Général, vous demandez là une chose impossible. » Dans le silence qui suivit, il m'a demandé pourquoi. « Parce qu'on ne légifère pas sur un acte d'amour, un acte de foi. Tout au plus peut-on, par des dispositions législatives et réglementaires, préparer, encourager, inciter et confirmer. »

Et ce fut le point de départ de ce que j'ai réalisé dans la société dont j'étais responsable, car je me suis dit : « Puisque j'en parle, il faut le faire. »

Je dois ajouter que je me suis élevé contre l'expression « Association Capital-Travail », parce que Capital et Travail se mesurant par des unités différentes, l'équation n'est pas homogène et donc, pour un mathématicien, n'a pas de solution. Cela a donné lieu à un travail de réflexion aboutissant à une formule d'association qui, pendant sept ans, a été appliquée à la satisfaction générale. Cela s'est terminé parce que nous étions tributaires à 80 % du budget de l'Etat et que la crise de 1957 a amené l'Etat à faire des coupes sombres dans ses dépenses et à arrêter ses commandes à l'industrie aéronautique dans des conditions telles que le problème était de survivre.

Cela a conduit à licencier 350 personnes. C'était la première fois de ma vie que cela m'arrivait. Mais sur ces 350 personnes, nous en avons reclassé 348, les deux autres étant franchement inutilisables. Avec l'association, les membres du personnel recevaient en primes de participation des sommes qui oscillaient entre 5 et 16 % des salaires.

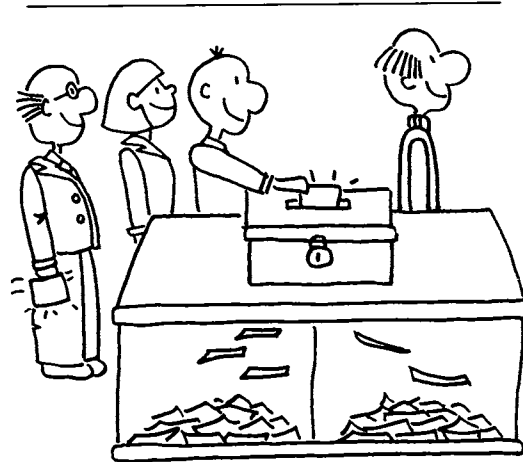
Je tenais deux fois par an des assemblées générales du personnel où je faisais le compte rendu de ce qui se passait dans la maison, de façon bien plus détaillée que je ne le faisais au Conseil d'administration. Puis je donnais la parole à qui voulait. Il était très difficile d'obtenir des gens qu'ils prennent la parole, mais il y avait la rumeur publique qui me donnait les réactions de façon à ce que de mois en mois nous puissions modeler la situation et aboutir à des solutions satisfaisantes pour tout le monde. On m'avait toujours dit que tout irait bien tant qu'il y aurait des primes et que le jour où la situation tournerait mal, ce serait la révolution. Au printemps 1958, j'ai dû monter à la tribune et dire aux membres du personnel : « Vous savez les résultats des sept dernières années. Or, cette année-ci, non seulement vous n'aurez pas de primes, mais vous ne serez pas augmentés et je ne suis pas capable de vous dire aujourd'hui quand vous pourrez l'être. » Eh bien, j'ai été applaudi. Et le personnel m'a fait confiance ensuite pendant 14 mois difficiles.

est incompréhensible si l'on n'admet pas ce qui pour moi est un postulat : tout événement, tout groupement, toute entreprise, toute réalisation, c'est un homme et quelque chose autour. On peut habiller cela comme on veut, mais ou bien il y a un homme qui met en œuvre les institutions, compte tenu de son génie propre, ou alors il y a écroulement. C'est une règle qui est à peu près générale.

La deuxième observation que j'ai faite, c'est qu'il y a un élément commun à toutes les idéologies, toutes les doctrines, à tous les pays, à toutes les civilisations, un élément que nous devons combattre à tout prix : l'appétit de puissance. La cupidité est le moindre mal. Mais ceux qui ont l'ambition se drapent généralement dans une robe de désintéressement : l'argent, disent-ils, ne les intéresse pas, et au nom de ce désintéressement, ils réduisent le monde en esclavage.

— **La France est coupée en deux, comme beaucoup d'autres pays d'ailleurs. Y a-t-il quelque chose dans le caractère des Français qui explique que ce phénomène apparaisse de façon si tranchée ?**

René Lucien : La France n'est pas réellement coupée en deux. Qu'il y ait deux entités d'un poids à peu près égal, cela découle de la démocratie. Il n'y a pas de démocratie possible sans une certaine balance entre une opinion et une autre. Mais encore faut-il savoir de quoi on parle. Les Français, qui sont des gens malins, raisonnables et équilibrés, commencent à être exaspérés de ces gargarismes sur la droite, sur la gauche, sur les tactiques électorales, qu'ils

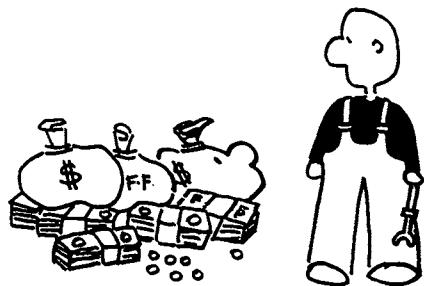


Qu'il y ait deux entités d'un poids à peu près égal, cela découle de la démocratie...

trouvent profondément méprisables. Nombre de Français pensent qu'il est plus important de s'occuper des objectifs et des grands desseins que de toutes ces combinaisons électorales qui n'aboutissent en fait qu'à déplacer l'assiette au beurre. Alors ces Français se cherchent, et certains se trouvent. La meilleure preuve que les Français veulent rompre cette fausse barrière entre la droite et la gauche, c'est le nombre de groupements qui, sans s'opposer les uns aux autres, tendent la main aux gens et qui, laissant au vestiaire leurs uniformes politiques, et ne cherchant pas à faire sortir les individus des partis auxquels ils appartiennent, disent : « Nous avons un dénominateur commun, nous sommes tous Français et, en tant que Français, nous devons nous réunir quelles que soient nos options politiques, nous devons nous concerter sur la définition des objectifs qui sont notre raison d'être et de nous battre. »

Car, voyez-vous, tous les maux dont nous souffrons résultent de la confusion qui se fait toujours et à tous les échelons entre les buts et les moyens. Que doit choisir un pays ? Des objectifs. Dans le cadre de notre constitution, c'est au Président de la République qu'il appartient de les proposer. Il sera sanctionné si, pendant les sept années où il exerce le pouvoir, il n'arrive pas à les atteindre.

Quant aux moyens, ils sont nécessairement évolutifs. Ils doivent être réglés, harmonisés selon les circonstances. Contrairement aux buts, il ne sont pas l'apanage du chef de l'Etat, mais des partis politiques. C'est pourquoi j'estime que le déclin de la Grande-Bretagne,



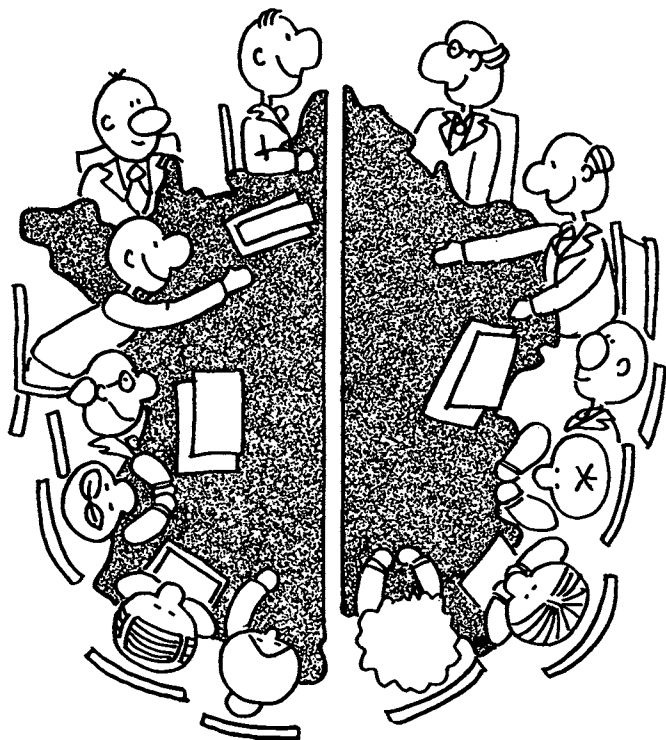
Capital et travail se mesurent par des unités différentes, l'équation n'est donc pas homogène...

— **Vos expériences dans l'industrie vous ont sans doute amené à certaines conclusions touchant la vie politique française ?**

René Lucien : La vie politique française est quelque chose de très compliqué et qui évolue tout le temps. Elle



Au nom du désintéressement, ils réduisent le monde en esclavage...



*La France n'est pas
coupée en deux.
Il y a beaucoup de Français
qui se cherchent...*

par exemple, a commencé le jour où les Travailleurs, réunis en Congrès, ont déclaré qu'ils nationaliseraient même si les nationalisations ne s'avéraient pas bonnes et où les Conservateurs ont affirmé qu'ils dénationaliseraient même si les nationalisations étaient bonnes. Il y a eu là des hommes sectaires sur le plan des moyens, des hommes qui ne faisaient pas passer avant tout l'intérêt de la Grande-Bretagne ; or, c'est cette poursuite de l'intérêt national qui faisait la grande force de ce pays. Il est vrai que tout récemment les Conservateurs ont déclaré être décidés à faire passer en premier l'intérêt national. C'est là un espoir pour l'avenir.

Alors, revenons au cas français. Les Français ne se divisent pas sur les objectifs choisis par le Président de la République. Faites aujourd'hui un référendum sur l'indépendance nationale, vous aurez au moins 75 % des voix. Je vous cite là l'exemple le plus pur, le plus simple, le plus exempt de discussion, mais il y en a beaucoup d'autres. Par conséquent, on peut distinguer la majorité présidentielle axée sur des objectifs fixés par un homme indépendant et au-dessus des partis, et la majorité législative, qui a pour but de départager le pays sur les moyens généraux à employer pour atteindre ces objectifs. Autrement dit, le pays, en élisant ses députés, choisit s'il

veut arriver à ces objectifs par la voie collectiviste ou par la voie libérale. Encore faudrait-il que la voie collectiviste qu'on nous propose soit un vrai collectivisme et que la voie libérale soit vraiment libérale, ce qui n'est pas le cas.

— **Si ce n'est pas le cas, comment aider la France à parvenir à des solutions authentiques ?**

René Lucien : La réponse tient dans une phrase pour laquelle je me bats depuis vingt ou trente ans : faire des Français des citoyens responsables. Tout tient dans le mot responsabilité. La forme de gouvernement la moins mauvaise est la démocratie. Mais la démocratie implique l'existence de démocrates. Alors, nous devons revenir à la définition du mot. Qu'est-ce qu'un démocrate ? C'est un homme capable de comprendre les problèmes qui conditionnent l'avenir de son pays, de prendre position à leur sujet et de se battre pour eux éventuellement. Cela nécessite une formation du citoyen et une information valable pour le citoyen.

Il s'agit de savoir ce que l'on entend par information. J'ai dit un jour à M. Chaban-Delmas, qui était alors premier ministre, une parole qui pourrait paraître cynique : « Il n'y a que deux formes de gouvernement : la mitrailleuse et la

persuasion. Encore faut-il remarquer que ceux qui utilisent la mitrailleuse utilisent aussi la persuasion. Mais si vous n'employez ni l'un ni l'autre, vous ne gouvernez pas le pays. Et si vous voulez gouverner le pays par la persuasion, il faut vous créer — et c'est là que je peux faire bondir beaucoup de gens — un appareil d'action psychologique. L'appareil d'action psychologique est un instrument qui n'est blâmable que dans la mesure où il est employé par des gens assoiffés de puissance, ayant un désir de pouvoir personnel, et qui l'utilisent à des fins mauvaises. Si l'appareil d'action psychologique, compte tenu de l'état de l'humanité aujourd'hui, a pour objet de transformer les bipèdes que nous sommes en hommes conscients organisés et responsables, c'est un instrument de gouvernement indispensable et parfaitement honnête. »

— **Comment entrevoyez-vous cette information ?**

René Lucien : Je l'ai dit aussi à M. Chaban-Delmas. Il ne s'agit pas d'un organisme politique, mais d'un organisme qui doit être animé par des gens de métier, aussi éloignés que possible de la politique, de peur qu'ils n'y introduisent des tendances partisans. Pour qu'un tel instrument de travail marche, il faut le concevoir en trois secteurs : il faut les spécialistes du flash, qui sachent prendre un discours d'une heure et demie dans lequel M. Chaban-Delmas expose sa politique et qu'ils en ressortent les sept piliers de la sagesse du premier ministre, sous forme de slogans. Puis il faut passer au deuxième secteur, les spécialistes sectoriels. Car tout en disant la même chose à tous les citoyens français, il faut le dire de façon différente à l'intellectuel, au paysan, à l'ouvrier, au juriste, au fonctionnaire. Il faut enfin les spécialistes des mass media qui savent comment utiliser la radio, la télévision, les journaux, les organisations régionales, car une idée n'est admise que si elle pénètre par plusieurs voies différentes.

— **Mais le Français n'est-il pas très méfiant ? Il a peur d'être conditionné.**

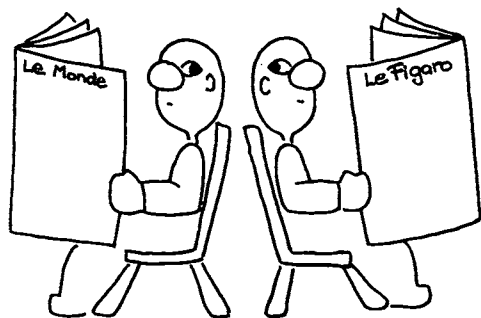
René Lucien : Prenez 90 % des Français : ce sont des gens qui ont un journal, qui lisent leur journal et qui ne veulent pas voir les journaux des autres, et vous dites que ce sont des gens méfiants ?

— Précisément : ils sont méfiants des journaux et des opinions des autres.

René Lucien : Cela veut dire qu'ils sont conditionnés et abrutis, il faut donc les déconditionner et les désabrutir. Les Français sont peut-être méfiants mais il y a dans le peuple français un fond de bon sens qui, jusqu'ici, l'a sauvé de toutes les catastrophes, en général un peu tard !

— Vous avez parlé de l'information. L'autre nécessité que vous avez mentionnée est celle de la formation du citoyen. Comment la voyez-vous ?

René Lucien : Il faut d'abord trouver des gens qui sachent faire confiance. Ce n'est pas dans la nature des Français. Nous sommes un pays qui adore le contrôle a priori. Dans l'administration, c'est un drame parce que l'Etat ne sait pas faire confiance aux meilleurs de ses serviteurs. Alors il faut que cela commence par le haut. Tant que l'Etat n'aura pas adopté des mesures de décentralisation considérables, je ne sais pas si on pourra faire grand-chose. Et, curieusement, c'est le progrès qui est responsable de cette situation. Du temps de Louis XIV, quand on nommait quelqu'un à la tête d'un duché, d'une pro-



90 % de Français ont un journal, lisent leur journal et ne veulent pas voir les journaux des autres...

vince, il fallait huit jours de chaise de poste pour aller à Paris. L'homme qui était nommé était donc un patron et il prenait ses responsabilités. Maintenant on a des préfets qui sont trop souvent les reflets d'un pouvoir centralisé qui dicte ses décisions par téléphone.

Il suffit d'ailleurs, ce qui arrive parfois,

que le préfet ait du caractère, et tout change comme par miracle.

Nous voulons que les hommes soient responsables. Or un homme n'est un homme que s'il est animé par la foi. Par conséquent, si on ne donne pas aux hommes de grands desseins pour les animer, pour leur donner des raisons de vivre et des raisons de mourir, nous arrivons à l'extension du matérialisme, comme nous le voyons aujourd'hui. Cela crée l'irresponsabilité, l'égoïsme, qui finit par rassembler les hommes non pas selon un idéal, mais uniquement en groupes de pression décidés à obtenir le maximum aux dépens des autres, et le monde se transforme en une immense foire d'empoigne. Et là je suis assez pessimiste, parce qu'il nous manque des hommes qui soient des apôtres.

— Vous ne nous avez pas encore vraiment dit ce que vous pensez de la formation du citoyen, et notamment de sa formation économique.

René Lucien : La formation économique des jeunes a fait depuis quelques années des progrès considérables. D'abord, la formation qu'on leur donne est cohérente et utilisable. Deuxièmement, les jeunes admettent très bien aujourd'hui qu'ils doivent avoir une formation économique. Mais il faut les mettre en garde. Il y a deux sortes d'enseignement : les enseignements nobles et les enseignements ancillaires. Ces derniers leur donnent des instruments leur permettant de mettre en œuvre les disciplines qu'ils abordent. Par exemple, toutes les sciences ont besoin des mathématiques. Hormis le cas de quelques mathématiciens célèbres qui inventent en ce domaine, la mathématique est un instrument. Si je ne sais pas faire des calculs, j'embauche un calculateur qui les fera. Mais ce n'est pas lui qui les interprétera, il faut que ce soit moi. Alors, l'homme qui commande, c'est le patron. Et je ne connais du patron qu'une définition : c'est l'homme dont le rôle commence là où l'ordinateur s'arrête.

James Burnham avait raison de dire que le monde appartient aujourd'hui à ceux qui détiennent la science technocratique. Mais je pense que nous entrons dans une ère nouvelle, où les patrons seront ceux qui connaîtront la psychologie, l'art du comportement et de la communication. Ce seront ceux qui seront capables d'insuffler une âme à leurs



Le rôle du patron commence où celui de l'ordinateur s'arrête...

subordonnés. Et les gestionnaires seront des gens qu'on achètera — à Harvard un peu plus cher qu'ailleurs — et qui seront destinés à appliquer des méthodes, mais qui ne seront plus des patrons, parce qu'il leur manquera l'étincelle de vie.

Ce qui tue l'humanité, c'est la négation de l'âme. Il y a tant de gens qui raisonnent non avec leur âme, mais avec leur cerveau. On ne résout pas les problèmes avec des chiffres.

— Vous avez utilisé des expressions comme l'étincelle de vie, raisonner avec son âme, le besoin de foi. Quel contenu donnez-vous à ces mots ?

René Lucien : J'ai fait exprès de ne pas expliciter. Une des choses que j'ai le plus admirées au Réarmement moral, c'est que quelqu'un qui croyait en Dieu et quelqu'un qui n'y croyait pas pouvaient avoir une espèce de foi commune. C'est pourquoi j'évite d'aller trop loin dans mes définitions. En m'adressant à l'athée, je lui demande : « Que connaissez-vous du monde ? » — Pas grand-chose.

— Que supposez-vous de ce que vous ne connaissez pas ? — C'est infini. — Si vous décidez d'appeler Dieu la somme des choses auxquelles vous ne comprenez rien, nous arriverons à trouver un terrain d'entente. »

(Propos recueillis par Philippe Lasserre et Jean-Jacques Odier. Dessins de Ronekeo Chantharasy)

Au cours des millénaires, l'île de Chypre a vu se mêler ou s'affronter races et religions. Pour les premiers chrétiens aussi, elle a été le théâtre d'événements décisifs, comme en témoigne le récit qui suit.

C'est à Antioche, en Syrie, que fut décidée la première mission de l'Eglise chrétienne. Lisez le début du livre des Actes des Apôtres, il abonde en histoires passionnantes qui se déroulèrent au I^{er} siècle en ce carrefour du commerce proche-oriental où, pour la première fois, des non-Juifs se trouvèrent confrontés au message chrétien.

Une petite équipe animait « l'église du lieu » ; des enseignants, un camarade d'enfance du roi Hérode, un homme venu de Libye, un Palestinien, Barnabas, qui était Chypriote, et Saul, le dernier des apôtres, celui qui avait rencontré le Christ sur le chemin de Damas. Sans doute ignoraient-ils le destin qui leur était réservé. Mais nous pouvons très bien imaginer que ces hommes piaffaient d'impatience d'aller annoncer l'Evangile, « les bonnes nouvelles », dans leurs provinces et jusqu'aux confins de l'empire dont les limites étaient celles du monde connu d'alors. Connaissant

bonne fondée trois siècles plus tôt. Où allaient-ils se rendre ? A Chypre, bien entendu, dut plaider Barnabas. Une argumentation à laquelle Saul le stratège se rendit aussitôt. Car Chypre était à l'époque une province sénatoriale, dépendant directement du Sénat romain, lequel nommait un proconsul pour l'administrer. Pour Saul, qui rêvait sans aucun doute de prêcher l'Evangile au cœur de l'empire, Chypre constituait un tremplin idéal.

A l'époque Chypre était déjà une île prospère. Les fameuses mines de cuivre rapportaient gros. L'empereur Auguste avait même donné la moitié de leurs recettes annuelles à Hérode le Grand pour s'assurer de sa loyauté. Les céréales, les vins, l'huile chypriotes étaient réputées dans tout le bassin méditerranéen et le port de Salamine (non loin de la ville actuelle de Famagouste) voyait affluer des vaisseaux venus d'Egypte, d'Afrique du Nord, de Grèce et d'Italie. Il

Saint Paul à Chypre

par Marcel Grandy et Paul-Emile Dentan

leurs natures impulsives, ces premiers chrétiens d'Antioche s'étaient astreints à la discipline du culte et du jeûne. Rien ne se passa pendant plusieurs semaines. Mais, un jour, l'Esprit Saint dit : « Réservez-moi donc Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés ». Presque séance tenante, après un nouveau jeûne et d'autres prières, et « après leur avoir imposé les mains, ils leur donnèrent congé ».

Barnabas, nous l'avons dit, était Chypriote ; il maîtrisait parfaitement le grec et il avait acquis sa formation judaïque aux pieds de Gamaliel à Jérusalem. De plus, il connaissait bien Saul de Tarse ; il était même allé le chercher chez lui pour l'amener à Antioche. Car Saul avait presque disparu pendant dix ans depuis l'événement qui avait bouleversé sa vie. C'est grâce à cette intervention de son ami que Saul devint, en fait, l'apôtre infatigable dont les lettres, vingt siècles plus tard, enrichissent encore toutes les communautés chrétiennes. Sans ce geste d'amitié exigeante, Saul aurait sans doute fait du bon travail dans sa ville d'origine, au sud de la Turquie. Il n'aurait alors pas pu faire grand-chose pour attirer sur lui l'attention ou l'ire de ses contemporains !

Pour les aider dans leur mission, les chrétiens d'Antioche délèguent un jeune homme nommé Jean (ou Jean-Marc) qui jouera un rôle effacé. Puis les trois hommes, dûment mandatés, font route vers le port le plus proche, celui de Séleucie, un port en eau pro-

sempre semble que l'île était peuplée de 350 000 habitants, parmi lesquels de nombreux Juifs, dont « les affaires étaient prospères », ainsi que l'écrit Flavien Josèphe.

Le but du voyage étant ainsi précisé pour les trois hommes, ils prennent le premier bateau qui leur permettra de franchir les 96 kilomètres de mer les séparant de Salamine. Certains textes précisent que ce voyage s'effectua en moins de vingt-quatre heures. Les vents avaient donc dû être favorables.

Chez le proconsul Sergius Paulus

Arrivés à Salamine, les trois hommes se rendent naturellement dans les nombreuses synagogues que comptait la grande ville commerciale. Barnabas, qui est dans son pays, n'a aucune peine à se faire entendre ni à présenter son ami Saul de Tarse. On les écoute avec intérêt. Tout se passe bien, sans histoires, si l'on peut dire, mais aucun texte, aucune inscription archéologique ne viennent apporter la trace d'une transformation quelconque chez les auditeurs des apôtres. Quittant alors ces lieux hospitaliers, Saul, Barnabas et Jean traversent la plaine fertile qui, d'Est en Ouest, sépare Chypre en deux. On trouve aujourd'hui un lieu vénéré où, d'après la tradition, Saul aurait ordonné les premiers diacres de l'Eglise chypriote. Plus loin, on

a érigé une chapelle sur un monticule d'où il aurait prêché.

Les trois hommes étaient pressés de parvenir à Paphos, capitale administrative de l'île, où résidait l'envoyé du Sénat romain, le proconsul Sergius Paulus. Ce dernier, dit la Bible, était « un homme intelligent ». Un autre auteur de l'époque l'a décrit comme un administrateur très capable, remplissant parfaitement ses fonctions sous le règne de l'empereur Claude. La résidence du proconsul, que l'on a retrouvée dans les restes de la ville ancienne de Paphos, se trouvait sur la hauteur, loin des vacarmes et des disputes du port où l'on se livrait au culte d'Aphrodite, déesse de l'amour, née près de là, disait-on, « de l'écume de la mer ».

L'administration de l'île — à l'époque — ne devait pas occuper pleinement le gouverneur. L'ordre régnait, le commerce était florissant, les impôts rentraient dans les caisses de l'Etat. Aussi avait-il du temps pour penser à d'autres choses. Un auteur d'Alexandrie dit qu'il aimait avoir dans son entourage des savants, des philosophes et des rhéteurs. Ceci expliquerait la présence à sa cour de ce dénommé Bar-Jésus, magicien de son état, dont le nom grec *Elymas* vient d'une racine sémitique qui veut dire *caché*. Elymas était donc un maître des choses cachées, un expert en sciences occultes. En somme un diseur de bonne aventure doublé d'un homme de science, comme il en existait tant dans le monde gréco-romain. Leur influence sur leurs puissants protecteurs était souvent néfaste. Dans leur position, ils pouvaient en savoir long sur ce qui se passait dans les coulisses de la politique impériale. Déjà, le problème de l'entourage des hommes politiques était posé.

« Ses yeux s'ouvrirent »

Sergius Paulus entend parler des trois hommes qui arrivent en ville. Il les fait mander près de lui pour les écouter. Ce geste n'a rien d'inhabituel. A cette époque, en effet, des professeurs et hommes de sciences se rendaient souvent de lieu en lieu, cherchant à se faire entendre par les administrateurs impériaux. Ils espéraient obtenir après ces entretiens des places en vue dans les hautes écoles ou des chaires universitaires. Barnabas et Saul ont-ils ainsi demandé une audience ? C'est fort probable.

Quoi qu'il en soit, les voici devant le gouverneur, racontant ce qu'ils ont vu en Galilée, à Jérusalem, à Antioche et ailleurs, décrivant les miracles qui ont suivi la mort et la résurrection du Seigneur. Le proconsul les écoute avec un vif intérêt, posant peut-être des questions, s'enquérant de la situation prévalant en Palestine.

Dissimulé derrière une colonne, croit-on, Elymas écoute, lui aussi ; il voit le gouverneur se laisser convaincre « par la doctrine du Seigneur », et il doit se rendre compte qu'il risque de perdre son influence sur lui, lui l'ami et l'associé (*amicus et comes*). Aussitôt, il sort de l'ombre, crie au scandale, insultant ces

étrangers que personne ne connaissait la veille encore.

Au même instant Saul, que l'on nommera désormais du nom romain de Paul, lui tient le rude langage que l'on sait¹. Rendu aveugle séance tenante, le magicien perdra et sa réputation et son influence. Quant à Sergius Paulus, certaines traductions du livre des Actes disent que « ses yeux s'ouvrirent » et qu'il devint croyant.

Au cœur du monde romain

Quelle sera, par la suite, l'action de ce gouverneur chrétien, quels seront ses rapports avec l'empereur ? En quoi sa conversion influencera-t-elle sa conduite d'homme politique ? Aucun texte ne nous livre ce secret.

Que Chypre ait été le lieu de cette première expérience n'est sans doute pas l'effet du hasard. De Paphos à Rome, le lien est évident. Paul l'avait compris et il gardera cet objectif lointain pendant ses prodigieux voyages en Asie mineure et en Grèce. Rien n'allait l'empêcher d'aller jusqu'au bout.²

Après Paphos, Paul et ses compagnons gagnent ce qui est aujourd'hui la Turquie, puis reviennent à Jérusalem ; Paul en repartira avec Silas pour un nouveau voyage. Barnabas reviendra à Chypre avec Jean-Marc. Il y mourra lapidé et brûlé par les Juifs de Salamine, ceux-là mêmes qui l'avaient accueilli quelques années plus tôt. Trois siècles plus tard, on découvre son tombeau et, sur ses restes, le premier manuscrit de l'Evangile selon saint Matthieu.

Quelle conclusion tirer de cette histoire ? Saul et Barnabas ont commencé leur mission dans des circonstances relativement faciles, entourés de l'estime générale. Mais ils voulaient « tenter l'impossible », c'est-à-dire atteindre le cœur de l'empire romain avec le message chrétien. Pour ce faire, ils ont dû affronter l'inconnu, quitter leurs demeures. Brusquement, ils ont été confrontés avec une situation totalement imprévisible où ils durent agir avec rapidité, certitude et autorité. En quelques instants, Paul a joué le reste de sa carrière. Dès lors, les portes du monde romain lui furent ouvertes.

¹ « Mais Elymas, le magicien — car c'est ainsi que se traduit son nom — s'opposait à eux et cherchait à détourner de la foi le proconsul. Alors Saul, ou plutôt Paul, rempli d'Esprit-Saint, fixa son regard sur lui et lui dit : « Toi qui es pétri de ruses et de manigances, fils du diable, ennemi juré de la justice, ne vas-tu pas cesser de déformer la rectitude des voies du Seigneur ? Voici, du reste, que la main du Seigneur est sur toi : tu vas être aveugle et, jusqu'à nouvel ordre, tu ne verras même plus le soleil. » A l'instant même, l'obscurité et les ténèbres l'envahirent, et il tournait en rond à la recherche d'un guide. Voyant ce qui s'était passé, le proconsul devint croyant ; car la doctrine du Seigneur l'avait vivement impressionné. »

Actes des Apôtres 13/4-12

² Nous recommandons vivement à nos lecteurs l'ouvrage *En Méditerranée avec l'Apôtre Paul*, de J.-L. Vesco (Cerf, 1972).

Le chemin du pardon

Secrétaire syndical à Kyrenia, passionné de l'indépendance de son pays, Andreas Vlachos est l'un des premiers Chypriotes à prendre le maquis en avril 1955 quand le général Grivas donne l'ordre de la révolte contre les Anglais. Le 21 juin, il est blessé dans une attaque contre un poste britannique et fait prisonnier. Traduit à quatre reprises devant la cour criminelle, qui ne parvient pas à rassembler de preuves substantielles contre lui, il est transféré dans un camp où il est rapidement élu porte-parole des prisonniers. « C'est ainsi, raconte-t-il, que j'ai organisé plusieurs évasions. Pour l'une d'entre elles, nous nous sommes arrangés à installer sous le pont de la camionnette qui nous apportait chaque jour les légumes une caisse métallique dans laquelle prit place un de nos camarades tandis qu'un grand nombre d'entre nous s'affairaient à décharger des choux-fleurs volumineux dont l'amoncellement empêchait les gardes britanniques de voir ce qui se passait !

» Après la signature des accords qui réglaient notre indépendance, je fus le dernier à sortir du camp, dont j'emportai la clé avec moi. J'en fis cadeau à ma fiancée, qui m'avait attendu pendant quatre longues années de détention. »

« A cette époque, continue M. Vlachos, les combattants de l'EOKA (organisation de la Résistance) étaient auréolés de gloire aux yeux de la population. Il leur était facile d'accéder à des positions importantes. C'est la raison pour laquelle nous eûmes, au début, des hommes politiques sans expérience pour diriger le pays. Quant à moi, je n'avais pas d'ambition personnelle. Mon pays était libre,

cela me suffisait. Je repris mon travail de secrétaire syndical à Kyrenia. En quelques mois, je créai 35 nouvelles sections.

» Puis je reçus une invitation à me rendre à Caux. Bonne aubaine, me dis-je ; ce sera un beau voyage de noces pour ma femme et moi et je pourrai dire à des gens du monde entier toutes les souffrances que nous avons endurées aux mains des Anglais. Arrivé à Caux, bourré de haine et d'amertume contre les Britanniques, je demandai la parole. Pendant une heure, je déversai tout le fiel de mon cœur, allant même jusqu'à affirmer que les Anglais avaient fait pire à Chypre que les nazis pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'était l'époque de la guerre d'Algérie et je réclamai, aux applaudissements de certains participants de couleur, la liberté pour tous les peuples opprimés.

» Après cette diatribe, je vis l'écrivain anglais Peter Howard monter sur l'estrade et dire, en toute simplicité, qu'il reconnaissait le mal que son pays avait commis à Chypre et m'en demander pardon. Je m'étais attendu à tout, sauf à cela. En proie au plus profond désarroi, je quittai la salle des réunions et me rendis dans ma chambre. Le croirez-vous ? Je me mis à pleurer. Au cours des jours suivants, ces excuses, ce changement d'attitude constaté chez un Anglais, me poursuivaient ; d'autant plus que les membres de la famille Howard étaient nombreux dans la maison et qu'il me semblait les rencontrer à chaque étage ! »

De retour chez lui, Andreas Vlachos opéra une nécessaire remise en ordre : sa haine l'aveuglait et l'empêchait d'envisager avec sérénité l'avenir de son pays. Il se rendit

chez le vice-président de Chypre, le Dr Kutchuk, puis chez le chef de l'Etat, l'archevêque Makarios. Le 16 août 1960, il était de retour à Caux, apportant à Frank Buchman le premier drapeau chypriote jamais envoyé à l'étranger.

Un foyer d'espérance

« Mais en 1963, poursuit-il, nous, les Chypriotes grecs, avons commis notre première faute grave depuis l'indépendance. Le vice-président turc disposait constitutionnellement du droit de veto et il s'en était servi lors du vote sur le budget. Passant outre, les Grecs levèrent quand même les impôts décidés par eux. On avait tort des deux côtés, mais cela n'excuse pas le fait d'avoir unilatéralement mis fin aux dispositions constitutionnelles accordant aux Turcs, qui comptaient 18 % de la population, un tiers des postes administratifs et gouvernementaux. Même s'ils inscraient dans les textes une certaine discrimination à l'égard des Grecs, les accords d'indépendance représentaient une tentative sincère de faire vivre dans la paix Grecs et Turcs.

» Pendant les années qui suivirent, nous traversâmes une succession de crises qui culminèrent avec l'intervention militaire turque en été 1974.

» Je me consacrais à cette époque à mon métier de professeur à l'Ecole technique de Nicosie et j'avais été élu délégué du syndicat des enseignants.

» Arrêté à Kyrenia en 1974 par les Turcs, alors que j'étais en vacances avec ma famille, je fus transféré en Turquie où j'ai beaucoup souffert. Mais je n'en veux pas aux Turcs. Nous avons tous notre part de responsabilité. Car chacun de nous, à des degrés divers, a refusé de construire le pays selon les directives divines.

» Libéré, j'ai créé une organisation des anciens prisonniers de guerre, dont le but est essentiellement humanitaire. Trois mille prisonniers sont rentrés chez eux. Mais 2000 Chypriotes grecs ont disparu sans laisser de traces. Tant que toute la vérité ne sera pas faite sur cet angoissant problème, les sentiments resteront très vifs. Je m'efforce de faire tout mon possible pour élucider ce mystère.

» J'ai appris à me considérer comme un citoyen d'un monde gouverné par Dieu et non plus simplement comme Grec ou Chypriote. Mon pays est une petite île avec de grands problèmes. Pourquoi ne serait-il pas un foyer d'espérance en Méditerranée ? »

(Propos recueillis par P. E. Dentan)



Andreas Vlachos avec sa famille, à Caux, lors de la session méditerranéenne, en août 1976.



Un soir, à Nairobi

d'après un récit de Gerald Anderson

La soirée s'annonçait belle sur le parc Uhuru (« Liberté »), qui sépare en deux la ville de Nairobi, capitale du Kenya. Les derniers rayons du soleil avaient donné un regain d'éclat à la verdure comme aux façades des grands immeubles qui bordent le lac. Le silence de la nuit commençait à s'installer.

Sur la rive, était assis Lawrence, un jeune Africain. Il était l'âme d'une famille très modeste. Son père travaillait comme garçon de ferme chez un colon blanc. Lawrence n'avait jamais connu que la misère. Très jeune, il avait dû quitter l'école, son père ne pouvant se permettre d'envoyer en classe plusieurs de ses enfants simultanément.

Ce garçon a besoin d'aide

L'espoir d'un travail dans la capitale l'avait fait abandonner son village natal. Mais le chômage, alors, s'étendait comme un feu de brousse. Chez de nombreux jeunes comme lui, l'espérance et l'enthousiasme avaient fait place à la désillusion et à l'abattement.

Depuis six mois, Lawrence avait vécu aux dépens d'un ami, partageant son humble logement. Il ne lui restait maintenant plus un sou. Et pourtant, ce n'était pas faute de courage. Se levant aux aurores, il parcourait à pied les dix kilomètres qui le séparaient de la ville, puis il frappait aux portes des entreprises, mais en vain. Rentrant le soir, il avait 30 à 40 kilomètres dans les jambes. Fatigue, tristesse, résignation avaient engendré en lui une profonde rancœur contre les riches. Au point de se dire : « Si le monde n'a rien à m'offrir, vaut-il encore la peine de vivre ? »

Alors, ce soir-là, ce doux soir kenyan, il avait pris sa décision : quand la nuit serait tombée, il se jetterait dans le lac. Il avait pris toutes ses précautions. Tout à l'heure, il s'attacherait à une grosse pierre ; il était sûr ainsi que son corps resterait immergé. Il n'y avait plus qu'à attendre. Les promeneurs étaient encore trop nombreux.

Parmi ces promeneurs, un jeune Indien, Ashwin, et son père. Comme chaque soir, après une longue journée de bureau, ils prenaient le frais dans le parc. Passant près du lac, Ashwin vit ce profil sur l'eau, la silhouette du jeune Africain, assis et immobile. Une pensée s'imposa à lui : « Ce jeune homme a besoin d'aide. » Mais il passa outre.

Au retour de la promenade, Ashwin vit à nouveau la même silhouette. Un sentiment de malaise s'empara de lui, et il se dit à lui-même : « Si cet homme m'adresse la parole, j'engagerai la conversation. »

« J'ai très, très faim »

Au moment où Ashwin arriva à sa hauteur, Lawrence se retourna : « Pouvez-vous me donner un shilling ? J'ai très, très faim. » Ashwin commença par répondre : « Je n'ai pas d'argent sur moi », puis il se reprit : « Mais puis-je vous aider, vous avez l'air malheureux ? — Non, ça va bien. — Vous êtes sûr que je ne puis rien faire pour vous aider ? — Je suis en chômage. Je ne trouve aucun emploi. Personne ne veut de moi et je vais mettre fin à mes jours. Je n'ai plus le moindre espoir devant moi. » Lawrence se décida à tout dire, l'histoire de sa pauvre vie jusqu'à la décision qu'il venait de prendre.

La conversation s'engagea. Pour Ashwin, qui avait découvert, en Inde, une issue à la frustration et aux désillusions de sa vie d'étudiant militant, le changement intérieur était une porte toujours ouverte vers l'avenir. Dieu pouvait prendre en main la vie d'un homme et lui dicter sa voie. Il en était convaincu et c'est ce qu'il dit, en toute simplicité, à Lawrence. Ce fut dans la prière commune que prit fin la conversation. Lawrence remit à Dieu, pour la première fois, les rênes de sa vie. Les passants qui profitaient encore des dernières heures du soir ont dû peut-être se demander ce qui réunissait ainsi un Africain et un Indien. Dans la vie courante, les races ne se fréquentent guère.

« Dieu, pria Lawrence, si tu veux que je continue à souffrir, donne-moi au moins la force et le courage. » Puis ils se séparèrent. Pensant aux millions de ses contemporains qui enduraient comme lui la souffrance, Lawrence avait opté pour la vie.

Un homme responsable

Ashwin trouva temporairement un emploi pour son nouvel ami. Puis, par suite d'un mot de recommandation, Lawrence travailla comme garçon de restaurant dans un hôtel appartenant à un Indien. Mais il fut victime de nombreux abus : il devait prendre son travail à huit heures du matin et ne pouvait le quitter que le lendemain matin à trois heures. Le salaire était maigre, rendu plus dérisoire encore par les retenues opérées pour la moindre faute. Certains de ses camarades finissaient le mois avec une rémunération ne dépassant pas 30 shillings. Lawrence, cependant, se refuse à l'aigreur.

Le père d'Ashwin, lorsqu'il apprit toute l'histoire qui avait commencé sous ses yeux dans le parc Uhuru et qui avait abouti au changement spectaculaire du jeune Africain, offrit à ce dernier une place dans son entreprise, un bureau de comptabilité.

Voici deux ans maintenant que se sont déroulés ces événements. Lawrence a depuis lors suivi un recyclage intensif qui lui a permis de compenser son maigre bagage scolaire. C'est aujourd'hui un homme qui sait prendre ses responsabilités. Son patron, le père d'Ashwin, qui ne croyait pas à la possibilité d'un tel changement dans la vie d'un homme, en a été amené à repenser ses conceptions. Lawrence, qui s'est marié depuis, a pu faire fond sur son expérience personnelle pour aider plusieurs membres de sa famille et des amis à découvrir pour eux-mêmes la réalité d'un Dieu qui parle aux hommes et qui les change.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Finies les demi-vérités

Au lendemain des émeutes de Soweto, au moment où le problème de l'Afrique australe prenait l'acuité que l'on sait, une douzaine d'étudiants européens — britanniques, allemands, belges, etc. — sont allés passer leurs congés d'été en Afrique du Sud et en Rhodésie pour y participer à l'action du Réarmement moral. Circulant d'un bout à l'autre de ces vastes territoires, logeant chez l'habitant, ils purent rencontrer des hommes de toutes les communautés raciales, allant du ministre blanc au militant noir, de l'étudiant boer au professeur d'université africaine.

« Mon cynisme d'étudiante d'Oxford, a dit une des jeunes filles du groupe à son retour en Europe, a été balayé par les gens courageux que nous avons vus. Ils restent fidèles aux commandements de Dieu malgré des circonstances éprouvantes. Depuis ce voyage, j'ai dû passer au crible les demi-vérités, les demi-idées et les demi-engagements qui sont de mise dans le monde douillet d'Oxford mais ne résistent pas un instant dans des conditions extrêmes comme celles qui prévalent en Afrique du Sud. »

Rencontres dans le Pacifique

Suva, capitale des Iles Fidji (archipel du Pacifique Sud indépendant depuis 1970 ; 500 000 habitants pour moitié polynésiens et pour moitié indiens ; canne à sucre et tourisme ; régime de démocratie parlementaire du type Westminster) a été au mois de septembre dernier le théâtre d'une conférence du Réarmement moral.

Des délégués venus de plusieurs pays du Pacifique (Papouasie, Nauru, Iles Gilbert, Nouvelle Zélande, Australie) se sont joints à cette occasion aux représentants des différentes communautés raciales du pays.

Cette rencontre semble avoir été caractérisée par l'extrême franchise avec laquelle les délégués ont pu s'entretenir des principaux problèmes qui se posent au pays, notamment les problèmes intercommunautaires et industriels.

Après le discours d'inauguration prononcé par le gouverneur général, Ratu George Cakobau, on vit participer aux échanges

des personnalités aussi diverses que le président de la commission sucrière, le ministre du travail, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, un sénateur, le directeur de l'Association patronale et le secrétaire de la Fédération des syndicats.

Comme pour donner suite aux questions abordées durant la conférence, notamment la question raciale, le Sénat du pays devait voter une semaine plus tard une loi dressant la liste des pénalités applicables pour incitation à la haine raciale.

A Auckland, des jeunes Maoris, Polynésiens et Blancs de Nouvelle-Zélande ont consacré leurs vacances à la mise en scène et aux représentations d'un *rock musical* exprimant leurs convictions les plus profondes.

Ces représentations font partie des préparatifs de la conférence internationale qui aura lieu en janvier 1977 dans la métropole néo-zélandaise sous le thème : « Nations partenaires », et à laquelle sont attendues des délégations des îles et des nations riveraines du Pacifique, y compris un groupe de chefs indiens d'Amérique du Nord.

Pour un patronat « ouvert »

A Montréal, un déjeuner d'hommes d'affaires a été organisé au début du mois d'octobre, au centre du Réarmement moral, en l'honneur de M. Robert Tilge, ancien délégué général du patronat dans le Nord de la France.

« Après 44 ans de métier, a notamment déclaré M. Tilge, je crois de moins en moins

que mon travail sur le plan technique ait été le plus important ; ce que je crois important, c'est la détente que j'ai pu amener sur le plan des rapports humains. Derrière presque chaque conflit, chaque prise de position, chaque attitude, il y a un problème personnel, un problème humain.

» Nous sommes pourvus d'hommes pétris d'intelligence et de connaissances et dépourvus d'hommes de caractère qui se refusent à tout compromis. La route est courte entre le silence, le compromis, la malhonnêteté acceptée chez les autres et notre complicité volontaire.

» C'est dans la création et l'union d'un patronat soucieux de suivre l'enseignement de Dieu que réside pour une large part la paix du monde, mais il s'agit d'un engagement sérieux, profond, calculé et non d'une manifestation de bonne volonté intermittente.

» L'ouvrier s'ouvre plus volontiers qu'on ne le pense aux témoignages de ceux qui le commandent. Pussions-nous être aussi ouverts qu'eux. »

Vingt-cinq jeunes en marche

Vingt-cinq jeunes de quinze pays, qui se sont retrouvés à Caux au cours de l'été, ont décidé d'abandonner leurs différentes activités et de se rendre disponibles, ensemble, pour l'action mondiale du Réarmement moral. Après avoir passé trois semaines à Tisbury Garth, dans le Nord de l'Angleterre, pour travailler au contenu et à la forme de leur message (basé sur l'expérience de chacun) ils viennent de partir pour une tournée en Ecosse.

Parmi les nations représentées dans ce groupe : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, Malte, l'Afrique du Sud, l'Australie, la Suisse et la France. Un des Français, Patrice, a démissionné de son poste de caissier dans un hôtel du Club Méditerranée pour faire partie du groupe. Un autre, Frédéric, a repoussé d'un an la poursuite de ses études.



Quelques uns des vingt-cinq jeunes. Ils viennent de quinze pays différents.

CHANT DE L'ASIE :

Cinq mois parmi les Indiens du Canada

« Ne critique pas un homme avant d'avoir chaussé ses mocassins sur la longueur d'un mile. » Ce dicton des Indiens d'Amérique aura été mis en pratique ces derniers mois par les trente-cinq jeunes Asiatiques qui se sont rendus au Canada à l'invitation des chefs des tribus du Sud de l'Alberta. Quelle meilleure occasion auraient-ils eue de connaître la vie et les coutumes des Indiens, d'apprendre tout ce que recèle la tradition d'un peuple resté proche de la nature, de la terre et de ses croyances ancestrales ? L'invitation des chefs de tribus, en elle-même, illustre les aspirations profondes des Indiens, ce qu'ils attendaient de la venue des asiatiques et de leur spectacle *Chant de l'Asie* : « Ensemble nous pouvons restaurer le respect de l'homme, l'amour de la nature, afin que soient nourris ceux qui ont faim, affranchis ceux qui sont opprimés et que nous soyons guidés non point par l'appât du gain, mais par la sagesse du Grand Esprit, le Dieu de tous les hommes. Sera chassée la peur, prendra racine la confiance, se dissipera l'amertume qui fait l'hiver de nos cœurs, de nos esprits et qui empêche la venue du printemps, héritage véritable de toutes les tribus et de tous les peuples sous le soleil. Alors nous vivrons en paix à l'intérieur de nos frontières et entre toutes les nations. »

Deux mondes se côtoient

Calgary, capitale financière de l'Alberta, se signale de loin par les lignes élancées de ses gratte-ciel. L'une des principales artères s'intitule *Piste Crowchild*, d'après le nom de David Crowchild, l'un des chefs et doyens du peuple Sarcee. A une petite distance de là, la route asphaltée se change soudain en une voie de terre et de pierre et on entre sans transition dans un autre monde... le domaine des Sarcee. Aux yeux des jeunes Asiatiques, arrivés au mois d'avril, le paysage apparaissait d'abord aride, poussiéreux à l'excès. Mais, dans la semaine qui suivit, le printemps s'installait en roi devant la majestueuse toile de fond des Rocheuses.

La famille Crowchild s'est fait connaître et respecter dans toute la province. C'est elle avant tout qui prit soin des jeunes Asiatiques, les escortant partout, les guidant et les instruisant, ne manquant jamais d'humour. C'est un Crowchild qui racontait un jour cette histoire évocatrice : « Deux Blancs s'étaient perdus dans la forêt. Rencontrant un Indien assis sur un tronc d'arbre, ils lui demandèrent le chemin. « Je ne peux pas vous dire comment atteindre votre destinée, s'entendirent-ils répondre. — Alors, y aurait-

il quelqu'un d'autre qui pourrait nous l'indiquer ? — Je ne sais pas. » L'un des visages pâles se tourna vers son compagnon en lui murmurant : « N'est-il pas stupide ? » L'Indien reprit : « Je suis peut-être stupide, mais au moins je ne suis pas perdu. »

« Les sentiments ont changé »

Un des signataires de l'invitation à *Chant de l'Asie* est le chef de la tribu Piegan, Nelson Small Legs. Contredisant son nom (Petites Jambes) il en impose par sa grande taille, et la noblesse avec laquelle il porte le costume traditionnel du chef. Son fils, Nelson Small Legs Junior, était un champion si passionné de la cause indienne qu'il mit fin à ses jours, au printemps dernier, en guise de protestation solennelle. L'événement allait prendre une signification nationale à un moment où s'intensifie la lutte des Indiens pour la défense de leurs droits, notamment sous l'égide du mouvement AIM (American Indian Movement). Trois semaines plus tard, son père entreprit avec *Chant de l'Asie* le voyage jusqu'à Ottawa. Se trouvant assis, à un dîner à la Chambre des Communes, à côté d'un des hommes contre qui son fils avait protesté de façon si tragique, il put déclarer : « J'ai d'abord ressenti de l'amertume, mais maintenant ce n'est plus le cas. Je viens justement d'inviter *Chant de l'Asie* à venir dans notre réserve pour aider notre peuple. »

Le chef Bill McLean, de la tribu Stoney, dira plus tard : « L'esprit du Réarmement moral peut aider le pays. Il peut redresser les torts. Nous l'avons vu lorsque nous sommes allés parler à ces messieurs du Parlement ; les sentiments en ont été changés, et c'est ce que nous voulons. »

Le groupe de *Chant de l'Asie*, auquel s'étaient joints cinq chefs de l'Alberta, a été reçu par l'Association des Indiens du Québec. Plusieurs dirigeants des tribus du Québec étaient présents lors de la première représentation du spectacle à Montréal. A l'issue de la soirée, un Québécois, Laurent Gagnon, s'est excusé publiquement de l'indifférence dont les Indiens sont si souvent l'objet. Les jeunes Asiatiques se sont également rendus au nord de la province, dans la région de Chicoutimi.

« La flamme a été avivée »

Ensuite, ils sont retournés dans l'Etat d'Alberta au début d'août, ayant été invités à participer à une « conférence pour l'esprit d'unité et de responsabilité » que le chef



Chez les Indiens Stoney, méditation autour d'un feu de camp.

Nelson Small Legs et d'autres responsables indiens ont convoquée à l'Université de Calgary.

En Colombie britannique, enfin, *Chant de l'Asie* a été invité dans trois réserves. A l'issue de ce séjour au Canada, les membres de la troupe ont décidé de mettre fin à la tournée du spectacle, commencée en Inde en 1973, et de répondre par plus petits groupes aux invitations qui leur ont été adressées de différentes régions du globe, et notamment des Etats-Unis et d'Océanie.

Le chef John Snow, du peuple Stoney, a déclaré aux jeunes Asiatiques : « La flamme de notre religion traditionnelle indienne s'était presque éteinte. Mais maintenant, elle a été avivée. Vous êtes venus, vous nous avez donné l'occasion de vous accueillir. Vous nous avez aidés à réanimer la flamme. Elle est forte maintenant, et nous pouvons

A la chambre des Communes à Ottawa, Nelson Small Legs, de la tribu Piegan ; M. Judd Buchanan, ministre des Affaires indiennes ; Arnold Crowchild, des Sarcee ; le sénateur Carter ; Leo Laita.

ainsi trouver le courage de revenir à la foi de nos pères, à notre croyance dans le Grand Esprit. »

Jean-Jacques Odier
(d'après un compte rendu de
Virginia Vickers).



Azzopardi.

«Ce que l'Asie nous a donné...»

Nous reproduisons ici les conclusions du séjour des Asiatiques tirées par le médecin canadien Paul Campbell

En prenant la responsabilité d'accueillir *Chant de l'Asie* et en faisant de son message leur message, les Indiens du Canada ont forcé le respect des anglophones et des francophones du pays. Cette estime s'est manifestée au niveau du gouvernement comme aux autres niveaux. Les Indiens ont contribué par là à prendre la place qui leur est due dans la communauté nationale comme dans le monde.

Les Indiens ont pu aussi mesurer à l'écho que leur initiative a éveillé auprès du Canada anglophone et francophone le rôle qu'ils pourraient jouer pour rapprocher les deux communautés sur le terrain commun qu'offre le Réarmement moral.

Quant aux jeunes Asiatiques, ils ont acquis l'affection et le respect des Indiens comme des autres Canadiens. Plusieurs chefs indiens ont fait savoir qu'ils étaient prêts à rendre visite aux pays dont sont originaires leurs invités et qu'ils feront tout en leur pouvoir pour apporter leur concours. Si les intentions des responsables indiens se concrétisent, ce sera suivi avec le plus grand intérêt par le gouvernement et par le pays tout entier.

Le Canada court actuellement le danger de céder au cynisme et au découragement à l'égard des pays asiatiques. Pendant des années, les nouvelles que la télévision, la

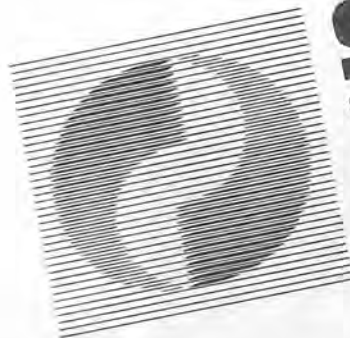
presse et d'autres publications nous ont transmises de Chine, du Bangladesh, du Pakistan, de l'Inde, d'Indochine comme de l'Union soviétique ont ancré dans notre pays le sentiment que les efforts des gouvernements démocratiques sur le plan de l'aide ou sur le plan militaire n'ont pas réussi à soulager la pauvreté et la misère des multitudes. On entend fréquemment cette opinion : « Peut-être que l'Asie trouvera dans le communisme chinois les solutions que nous n'avons pas su lui apporter. »

Les jeunes Asiatiques venus au Canada ont commencé à renverser cette attitude négative, matérialiste et isolationniste. Lorsqu'on voit la passion avec laquelle ils ont lutté pour un changement moral, lorsqu'on voit l'effet des idées qu'ils incarnent, on éprouve de la joie à travailler à leur côté et on sent qu'ils méritent pleinement notre soutien et nos sacrifices.

Enfin, on peut dire que les Indiens du Canada et leurs invités asiatiques ont attiré de façon spectaculaire l'attention du peuple canadien sur l'antidote que représente le Réarmement moral face à notre matérialisme et à notre égoïsme.

D'un bout à l'autre du pays, la preuve a été donnée que le Réarmement moral est la pierre angulaire sur laquelle les peuples et les idéologies les plus divers peuvent bâtir un nouveau type de civilisation.

Les sombres impressions que l'Occident retire des nouvelles venues d'Asie n'ont pas incité les Occidentaux à l'action ou au changement. Mais quelques jeunes qui démontrent à l'évidence que Dieu opère des miracles dans les cœurs et dans l'histoire du monde ont détourné beaucoup de leurs contemporains du matérialisme, leur inspirant un style de vie différent.



SULZER
Succursale de Lausanne, Tél. 021 / 277411

chauffage
climatisation

Une lettre, un chèque et deux voitures

Nous avons relaté le mois dernier les efforts menés par un groupe de syndicalistes britanniques pour combattre l'inflation dans leur pays en lançant le programme Action 75. Les lignes qui suivent sont le récit d'un des participants à cette campagne, jusqu'à récemment ouvrier chez British Leyland et maintenant étudiant à Oxford.

Je suis étudiant, mais auparavant, j'ai travaillé pendant neuf ans comme ouvrier chez British Leyland à Coventry. Pendant cette période, je suis pratiquement arrivé à reconstruire une voiture avec les pièces que j'avais empruntées, je veux dire volées, à l'usine.

Jamais il ne m'était venu à l'esprit que je devrais peut-être un jour rembourser ce vol. Mais, le printemps dernier, alors que je participais à une rencontre du Réarmement moral en Hollande, il m'est venu la pensée très claire : « Va rapporter l'argent et explique pourquoi tu le fais. » C'est en tout cas ce que j'ai annoncé publiquement lors de cette rencontre. Sur le moment, cela semblait être une très bonne idée. Mais une fois de retour chez moi, je n'ai plus trouvé l'idée si bonne. Mes parents, eux, n'étaient pas enthousiastes du tout. « Il y a honnêteté et honnêteté », me dit mon père. Si tu veux être honnête, il suffit que tu commences aujourd'hui sans te soucier du passé. » Mais je savais que je ne pouvais pas commencer aujourd'hui, qu'il me fallait rendre l'argent, que j'avais toujours eu ce vol sur la conscience. « Il y a conscience et conscience », me dit alors mon père, et il me prévint que je serai sans doute traduit en justice. Un camarade m'avait dit que quatorze ouvriers de l'usine avaient déjà passé devant les juges et que je serai sans doute le quinzième.

Pensant à la réputation familiale, je me dis que je devrais renvoyer l'argent plutôt que de le rapporter. Et que je devrais le renvoyer anonymement. Mais en fin de compte, je décidai d'envoyer le chèque avec une lettre expliquant mon geste. Cela me coûta trois blocs de papier brouillon et plusieurs jours de travail. Ecrire des lettres, ce n'est pas mon fort. J'expliquais que si je renvoyais cet argent c'était à cause de mes neveux, dont j'ai la photo dans ma chambre d'étudiant : dans quel monde allaient-ils

grandir et qu'est-ce que je faisais pour que ce soit un monde meilleur ? Finalement la lettre fut postée. Elle avait huit pages. La réponse se fit attendre trois semaines et je commençais à m'inquiéter sérieusement. J'étais de nouveau à l'Université et chaque fois que l'on frappait à ma porte — bien que je savais au fond de moi-même qu'il ne m'arriverait rien — je me disais qu'ils venaient me chercher. Enfin est arrivée une lettre de la direction de l'entreprise. Voici ce qu'elle disait : « Cher M. Matthews, merci pour votre lettre et pour vos explications. Sa lecture m'a vivement intéressé et j'ai été



Brian Matthews.

très encouragé par l'histoire de votre changement. » Suivaient quelques lignes sur moi, puis ceci : « Je suis bien d'accord avec vous pour dire que les jeunes qui travaillent dans nos usines sont facilement influencés par l'environnement et que la tentation doit être grande de se laisser décourager. Je crois que c'est la force de persuasion, d'un homme à l'autre, qui peut changer les attitudes. Je suis entièrement d'accord avec les objectifs de Action 75 et du Réarmement moral. Quant à votre chèque, je vous le renvoie, tout en étant conscient des sentiments qui vous ont poussé à le joindre à votre lettre.

Son effet sur la situation financière de British Leyland¹ ne serait pas très grand, comparé à la noblesse de vos intentions. C'est pourquoi je vous prie de l'envoyer au Réarmement moral pour soutenir la campagne de Action 75. De telles organisations ne peuvent subsister sans dons et je sais par expérience que chaque contribution de ce genre est la bienvenue. Ainsi votre argent servira au mieux pour aider les hommes qui poursuivent les objectifs d'une telle organisation. »

« Très bien, mon fils, très bien, me dit mon père lorsque je lui montrai la lettre. Maintenant, va mettre cet argent à la caisse d'épargne et ne fais plus de bêtises. » J'avais eu la même tentation, mais, en relisant la lettre, je savais bien ce qu'il fallait faire du chèque. C'est pourquoi je l'ai donné à un groupe d'étudiants qui étaient en train de rassembler les fonds pour l'achat d'un minibus destiné à appuyer la campagne d'Action 75. Alors qu'il y a trois mois ils avaient tout juste assez d'argent pour acheter une roue, maintenant ils ont le bus et ils ont pu venir à Caux avec.

Annoncer qu'on va rendre cet argent et faire ainsi impression sur les autres, c'est une chose. Le faire, alors qu'on est de retour à la maison, seul avec sa conviction, c'en est une autre. J'ai agi de la sorte non seulement à cause du Réarmement moral, que je soutiens à fond, mais surtout parce que je sentais que c'était juste et que c'était ce que Dieu demandait de moi.

¹Le déficit de British Leyland s'élève cette année à 50 millions de livres. NDLR.

Noël à Caux

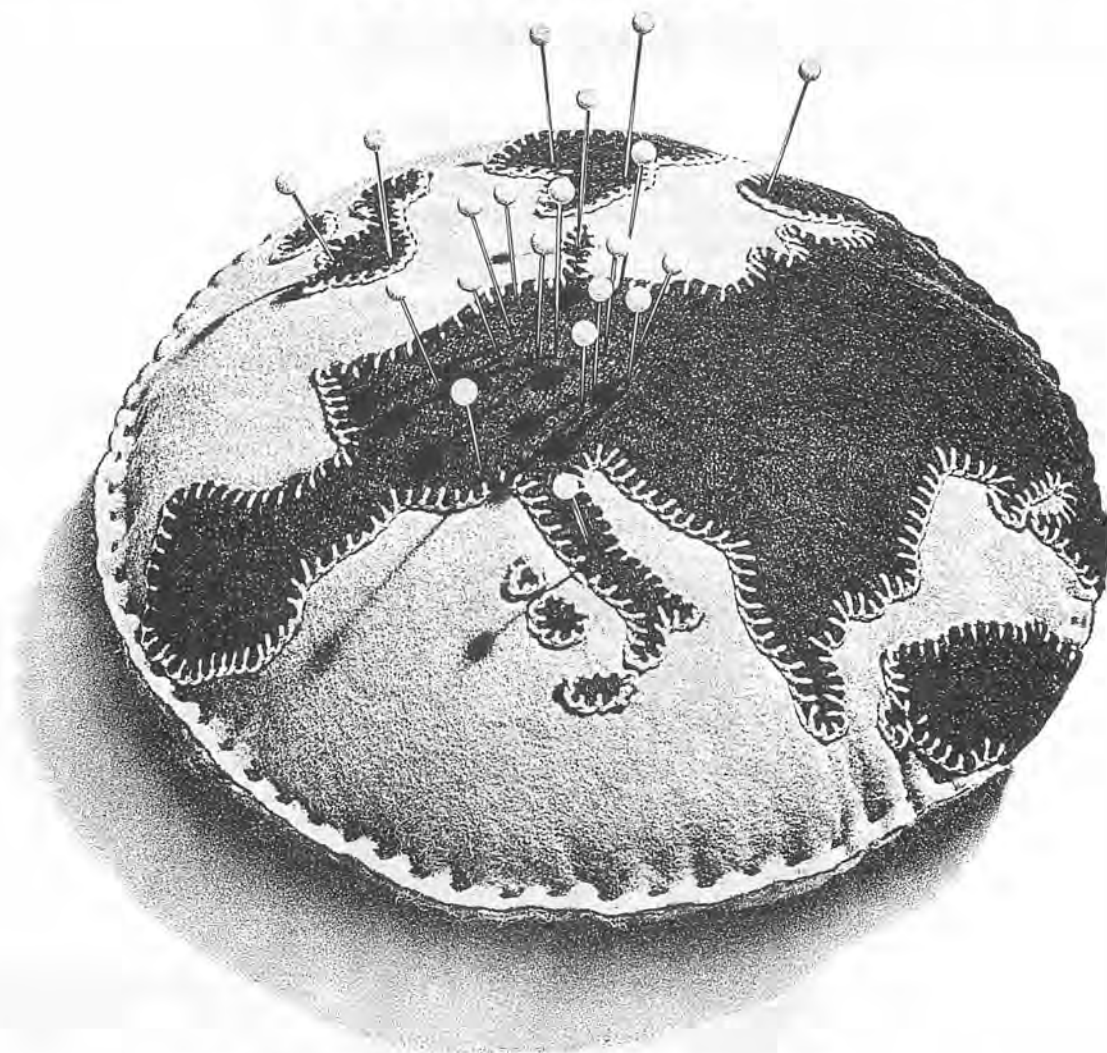
Avec l'année 1977, le centre de Caux entrera dans sa quatrième décennie. Aussi la période de Noël et du Nouvel An prochains fournira-t-elle à tous ceux qui seront présents à Caux l'occasion de s'interroger sur la façon dont ce centre pourra faire face aux problèmes qui se posent en maints endroits du monde et amplifier son rôle de lieu de rencontres, de réflexion et de rayonnement international.

Les portes de Caux seront ouvertes du 18 décembre au 3 janvier. Des visiteurs de près et de loin, notamment des pays d'Afrique australe, sont attendus. A partir du 26 décembre se déroulera un programme de séminaires et d'échanges autour du thème suivant : « La seule vraie sécurité de l'avenir ne réside-t-elle pas dans un plus grand engagement de nos volontés à suivre les directives de Dieu et les chemins qu'Il nous révèle ? »

Renseignements et inscription : Réarmement moral, CH-1824 Caux (Suisse) ou à nos adresses.

Azzopardi.

Et vous, où piquerez-vous votre épingle, ce week-end ?



Les tarifs week-end de Swissair vous offrent une merveilleuse possibilité d'évasion. Au lieu de rester entre quatre murs, vous pouvez vous envoler à très bon compte aux quatre coins de l'horizon. Pensez-y: pendant le week-end, Swissair accorde jusqu'à 40% de réduction sur le prix normal des vols à destination de 20 villes en Europe. Et ce n'est pas tout: ce week-end très avantageux avec Swissair, vous avez le droit de le prolonger, de le faire durer, sans supplément, une, deux, trois, quatre semaines. En effet, étant parti n'importe quel samedi ou dimanche, vous êtes libre, mis à part les vols pour Londres, Manchester, Varsovie, Rome et Gênes, de revenir au cours de n'importe quel week-end dans le délai d'un mois.

Alors, que faites-vous donc ici? Quand l'Europe vous tend les bras? Voici encore quelques précisions:

Amsterdam, validité un mois, 391.-
Bruxelles, validité un mois, 348.-
Dusseldorf, validité un mois, 398.-

Francfort, validité un mois, 346.-
Gênes, validité trois jours, 248.-
Hambourg, validité un mois, 588.-
Helsinki, validité un mois, 978.-
Cologne, validité un mois, 398.-
Copenhague, validité un mois, 767.-
Londres, validité trois jours, 488.-
Manchester, validité trois jours, 714.-
Munich, validité un mois, 287.-
Oslo, validité un mois, 897.-
Paris, validité un mois, 271.-
Prague, validité un mois, 389.-
Rome, validité trois jours, 384.-
Stockholm, validité un mois, 943.-
Stuttgart, validité un mois, 248.-
Varsovie, validité trois jours, 539.-
Vienne, validité un mois, 533.-
(Prix au départ de Genève)

Des réductions plus importantes sont accordées aux jeunes de 12 à 22 ans et aux étudiants de 22 à 26 ans.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

